

**« Augustus Caesar to Livia Drusilla » :
théorie(s) de l'Histoire dans le *Female Spectator* d'Eliza Haywood**

Claire BOULARD-JOUSLIN
Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3

Dans son article « A Feminine Past? Gender, Genre, and Historical Knowledge in England 1500-1800 »¹, Daniel R. Woolf constate qu'avec la place grandissante du livre et de l'écrit, et par conséquent l'amointrissement de la tradition orale, l'histoire est devenue affaire d'homme au siècle des Lumières. Dans une formule lapidaire et exemplaire, D. R. Woolf résume ainsi son propos : « By 1750, the Renaissance trope that the historian ought to be a man of affairs had become that he must be a Man of Affairs »².

Outre l'idée que l'histoire était un outil pédagogique utile aux hommes destinés à l'action politique, les préjugés contre les femmes tels que leur incapacité à distinguer le détail de l'important, ainsi que la coutume de reléguer les femmes aux tâches domestiques ne faisaient que renforcer cette idée que l'histoire était affaire d'homme. Avant 1750, des essais périodiques comme le *Tatler* et le *Spectator*³ relaient cette idée en se moquant des femmes qui veulent être historiennes.

Pourtant, à partir de 1660, alors que l'on commence à dénoncer les excès d'une éducation féminine consacrée aux apparences et à l'ornement, et que l'on prend conscience que les femmes de la bourgeoisie ont un pouvoir d'achat accru, des éducateurs, des essayistes et des philosophes recommandent la lecture de textes historiques et l'acquisition de connaissances historiques par les femmes⁴.

¹ Daniel R. Woolf, *The American Historical Review*, 102.3, June 1997, p. 645-679.

² *Ibid.*, p. 656.

³ Richard Steele dans le *Tatler* n°36 (1709), sous la plume de Jenny Distaff, définit l'histoire écrite par les femmes comme ne pouvant être qu'une série d'anecdotes amoureuses. Trois années plus tard, le très influent *Spectator* d'Addison et Steele, qui plaide pour une éducation des filles moins frivole, tourne en ridicule les contemporaines qui s'intéressent à leur généalogie. Voir *The Spectator*, n°66 et n°299, Donald F. Bond (ed.), Oxford, The Clarendon Press, 1965.

⁴ Voir Devoney Looser, *British Women Writers and the Writing of History, 1780-1820*, Baltimore, The Johns Hopkins UP, 2000, p. 17-18.

Après Bathsua Makin, Fénelon et Sir Richard Steele, qui prônent la lecture des histoires antiques et nationales, c'est David Hume qui s'exprime sur le sujet. Dans « *Of the Study of History* » qu'il publie en 1741 après l'échec de son *Treatise of Human Nature* (1738)⁵, lui aussi vante les mérites d'une culture historique pour les femmes. Son essai est progressiste et vise à améliorer la vie des femmes en leur garantissant un accès plus grand à la culture : « There is nothing I would recommend more earnestly to my female readers than the study of History, as an Occupation, of all others, the best suited both to their Sex and Education »⁶.

Pourtant son essai montre aussi l'ambiguïté et les limites de la démarche de Hume. Car il ne remet pas en cause un interdit masculin portant sur l'éducation féminine et perpétué par la coutume ; c'est un essai qui cherche à réconcilier les femmes à l'histoire. Il implique donc que ce sont les femmes elles-mêmes qui s'interdisent l'histoire.

En effet, d'une part, Hume dénonce le peu de goût des femmes pour l'histoire ainsi que leur préférence pour des fictions qu'il apparente au mensonge. Il tourne en dérision la curiosité malsaine des femmes pour les affabulations et pour les intrigues sentimentales et sexuelles :

What is it to Cleora, whether Fulvia entertains a secret Commerce of Love with Philander or not? Hath she not equal Reason to be pleased, when she is informed, (what is whispered among Historians) that Cato's Sister had an intrigue with Ceasar, and palmed her Son, Marcus Brutus, upon her Husband for his own though in Reality he was her Gallant's?⁷

D'autre part, il attaque l'intérêt des lectrices pour les « secret histories », auxquelles il nie le statut de texte historique, et qu'il relègue au rang de littérature amoralisée de caniveau. Par cette condamnation, Hume réaffirme la définition classique de l'histoire telle qu'elle était énoncée par Pierre Le Moyne : le récit historique doit être la narration d'événements publics importants, rédigée dans un style noble qui met en valeur le sujet⁸.

Il condamne ainsi l'une des rares formes d'écriture historique à laquelle les femmes s'adonnaient. En effet, puisque écrire l'histoire nécessite une érudition que les femmes ne possédaient pas, celles qui le faisaient choisissaient des sujets contemporains, tels que des histoires familiales dont elles avaient des échos

⁵ David Hume, *Essays, Moral and Political*, Edinburgh, 1741. L'essai est rédigé en imitation des essais du *Spectator* d'Addison et Steele. Pour une approche critique de ce texte, se reporter à l'introduction de Gilles Rebel, *Essais moraux, et politiques*, traduction et introduction de Gilles Rebel, Paris, PUF, 2001.

⁶ D. Hume, *Essays, Moral and Political*, p. 69.

⁷ *Ibid.*, p. 71.

⁸ Voir Philip Hicks, *Neoclassical History and English Culture: From Clarendon to Hume*, New York, Macmillan, 1996, p. 8.

« *Théorie(s) de l'Histoire dans le Female Spectator d'Eliza Haywood* »

directs⁹. Reléguées à la sphère privée leurs histoires relèvent du domaine privé, voire secret. Il n'est donc pas étonnant de trouver des auteurs féminins parmi les auteurs des histoires secrètes les plus célèbres.

C'est le cas notamment avant 1750 de Manley Delarivière avec sa *New Atalantis* (1709) et de Haywood qui publie en 1727 *Secret Histories of the Court of Caramania*. Certes, leur propos ne relève pas d'une histoire classique car toutes deux font un récit de la corruption des mœurs de la cour et des dirigeants politiques. Mais elles cherchent à l'évidence à faire un lien entre les conduites morales et les actions politiques, expliquant telle décision politique par des raisons privées et souvent sexuelles. En outre, les faits qu'elles décrivent sont pour l'essentiel véridiques, ce qui leur confère un intérêt réel¹⁰. C'est donc bel et bien une histoire (certes partisane) qu'elles écrivent même si leurs textes ont des allures de fictions, même si les personnages ont des noms d'emprunt et si le décor est exotique. Rabaisser ces textes au rang de littérature à scandale est une façon de discréditer des ouvrages qui prolifèrent au XVIII^e siècle et dont la concurrence est redoutable pour les historiens¹¹.

Parallèlement, Hume énonce les vertus de la lecture d'histoire noble, c'est-à-dire événementielle et politique. Celle-ci, outre qu'elle expose la vérité et sert d'exemple moral, est également divertissante et garantit une conversation plus attrayante :

The Advantages found in History seem to be of three kinds, as it amuses the Fancy, as it improves the Understanding, and as it strengthens Virtue. [...] I must think it an unpardonable Ignorance in Persons of whatever Sex or Condition, not to be acquainted with the History of antient Greece and Rome. A Woman may behave herself with good manners, and have even some vivacity in her turn of Wit; but where her Mind is so unfurnish'd, 'tis impossible her Conversation can afford any Entertainment to Men of Sense and Reflection.¹²

Pour Hume, donc, certes l'histoire devrait être pratiquée par les deux sexes, mais la pratique est différente pour les hommes et les femmes. En limitant la relation des femmes à l'histoire à celle d'une lecture, Hume écarte les femmes de la fonction politique de l'histoire. Contrairement aux hommes, les femmes ne peuvent écrire l'histoire pas plus qu'elles ne peuvent la faire. Ensuite, si Hume souligne les vertus

⁹ Voir Nathalie Zemon Davies, « Gender and Genre : Women as Historical Writers, 1400-1820 », in Patricia Labalme (ed.), *Beyond Their Sex : Learned Women of the European Past*, New York, New York UP, 1984, p. 162.

¹⁰ Voir Eve Tevor Bannett, « 'Secret History: Or, Talebearing inside and Outside the Secretarie': The Uses of History in Early Modern England », *The Huntington Library Quarterly*, 68.1/2, 2005, p. 375-396.

¹¹ Eve Tavor Bannet recense plus de quatre vingt histoires secrètes publiées entre 1690 et 1750, *ibid.*, p. 376.

¹² D. Hume, *Essays, Moral and Political*, p. 72, 73.

moralisantes et didactiques de l'histoire dont les deux sexes peuvent bénéficier, il insiste sur son aspect récréatif pour les femmes : l'histoire permet en effet de divertir les femmes et de rendre leur conversation divertissante aux hommes. En cela, elle convient parfaitement au rôle social des femmes.

Face à ce double discours de refémminisation limitée de l'histoire d'une part et de condamnation d'une forme d'écriture historique, d'autre part, quelle est la réaction des femmes écrivains? À ma connaissance, il n'y a pas de recension critique du texte de Hume à sa parution. Néanmoins, on peut se demander si un auteur telle qu'Eliza Haywood n'aurait pas cherché à répondre à Hume dans son périodique *the Female Spectator*, mensuel qu'elle publie d'avril 1744 à avril 1746.

En effet, Eliza Haywood ne pouvait que se sentir visée par les attaques de Hume. Car si elle est l'auteur des quelques histoires secrètes qui attaquent George II et Robert Walpole, elle contribue aussi à populariser le genre romanesque depuis les années 1720 en publiant de nombreuses fictions romanesques¹³. Ensuite, *The Female Spectator*, cherche, dans la tradition du *Spectator*, à réformer et à éduquer un public féminin. L'ouvrage est donc une entreprise pédagogique. Ce périodique contient, comme son prédécesseur des conseils généraux sur l'éducation des filles. Mais il va plus loin en exposant la nécessité d'un enseignement intellectuel pour les filles. Au livre XV notamment, la rédactrice expose les bienfaits de la lecture et en particulier de lectures historiques. Outre que, comme Hume, elle commente l'utilité de l'histoire pour les femmes, fait remarquable, elle entreprend également ce que le *Spectator* avait promis et n'avait jamais réalisé : publier un programme de lecture en spécifiant les périodes et les auteurs à lire.

L'analyse de cette liste et de la conception de l'histoire de la rédactrice permettra de voir quelle théorie Haywood se faisait de l'histoire et quel profit elle encourageait ses lectrices à en tirer. On s'appliquera à comparer ses idées à celle de Hume. On complétera en outre cette étude en analysant la manière dont la rédactrice retranscrit l'histoire et l'utilise dans le périodique. On se penchera pour ce faire sur le seul épisode d'histoire antique que la Spectatrice publie au livre XX, qui relate les amours de l'empereur Auguste et de Livie. Son caractère unique et donc exceptionnel le rend digne d'attention, d'autant plus que le passage est ensuite commenté par la rédactrice, ce qui la transforme temporairement en historienne. C'est l'analyse de ce passage qui permettra de comprendre comment Haywood répond indirectement aux théories de Hume sur la relation des femmes à l'écriture de l'histoire.

¹³ Voir Patrick Spedding, *A Bibliography of Eliza Haywood* (London, Pickering, 2004), qui tente de clarifier l'étendue de la production de Eliza Haywood; Donald J Newman fait une rapide synthèse de la critique anglo-saxonne sur Haywood et le *Female Spectator* dans « *The Female Spectator : A Bibliographic Essay* », in L. M. Wright et D. J. Newman (eds.), *Fair Philosopher: Eliza Haywood and The Female Spectator*, Lewisburg, Bucknell UP, 2006, p. 212-41.

« *Théorie(s) de l'Histoire dans le Female Spectator d'Eliza Haywood* »

Car on constate que cet épisode antique, qui associe histoire et fiction, histoire politique et histoire amoureuse, prend le contrepied des idées de Hume sur les femmes et l'histoire et constitue un démenti ironique et magistral sur la valeur (didactique) des histoires secrètes. On va voir que d'une part, dans cet épisode, Eliza Haywood redéfinit le texte historique et montre que histoire et fiction vont de pair et ne peuvent être séparées, de même que vérité et mensonge. D'une certaine façon, on constatera qu'elle tourne subtilement en dérision la querelle des anciens et des modernes et en montre la stérilité.

On verra d'autre part que l'exemple des amours d'Auguste et Livia illustre la manière dont la rédactrice utilise l'histoire pour non seulement conduire ses contemporain(e)s à une réflexion politique mais aussi pour exprimer un propos politique prudent. Écrire l'histoire constituerait alors une couverture et serait une manière codée de parler du monde contemporain et donc une dénonciation indirecte de la censure. De cette façon, le *Female Spectator* là encore montrerait aux lectrices que la pratique de l'histoire chez les femmes ne saurait être qu'ornementale.

La théorie de l'histoire dans le Female Spectator

À deux reprises dans le *Female Spectator*, la rédactrice affirme que la connaissance de l'histoire ne peut qu'être bénéfique à l'esprit des jeunes filles. Elle en détaille les avantages pour les jeunes femmes. Une première lecture semble rejoindre la position de Hume sur le sujet. Au livre X, en réponse à la correspondante Cléora qui se plaint de la mauvaise éducation des filles, elle explique que l'histoire fournit des réflexions solides et affermit le jugement féminin en matière politique :

[A]ffording the strongest Precept by Example : - the Rise and Fall of Monarchies; - The Fate of Princes, the Sources from which their good or ill fortune may be deduc'd; - the various Events which the Struggles for Liberty against arbitrary Power have produc'd, and the wonderful Effects which the Heroism of particular Persons has obtained, both to curb Oppression in the Tyrant, and Sedition in the Subject, affords an ample Field for Contemplation, and at the same time too much Pleasure to leave room for any Amusements of a low and trifling Nature.¹⁴

Source de divertissement d'une qualité telle que l'on ne veut s'amuser autrement, l'histoire est décrite comme un récit événementiel politique et comme une source d'instruction et de réflexion.

¹⁴ *The Female Spectator*, London, T Gardner, 1745, 4 vols., X, p. 243.

Au livre XV, c'est en commentant la missive d'un correspondant, Philonaturae, qui souhaite que les jeunes filles acquièrent une teinture de philosophie naturelle afin d'admirer l'ordre cosmique et raisonnable du monde et afin d'y connaître ainsi leur place, qu'elle énonce longuement les avantages à lire l'histoire. La rédactrice résume les bienfaits de l'histoire sur un rythme ternaire et en des termes qui rappellent ceux de David Hume : « Pleasure innate, Applause deserved, and Virtue unaffected, are the sure Rewards of our Researches after knowledge on Earth »¹⁵. Divertissement, enseignement moral et gloire personnelle semblent donc être les grands avantages qu'en tirent les femmes.

De même, il est clair que l'histoire est censée accentuer des qualités considérées comme féminines: la douceur et la générosité. La lectrice doit être touchée par les récits historiques qu'elle lit : « her whole soul will take a new turn, and become all Generosity and Gentleness »¹⁶. Il ne s'agit pas de rendre les femmes des parangons d'érudition et de leur permettre d'acquérir des qualités masculines. Il s'agit au contraire que féminité et histoire soient en adéquation.

De plus, la rédactrice prend soin, à l'instar de Hume, de montrer que l'apprentissage de l'histoire ne peut avoir le même but pour les hommes que pour les femmes. Professionnel pour les uns, il est récréatif pour les autres :

How wretched a Figure in Life would a Man make, who should be found totally unacquainted with History! He would, indeed, be unqualified for any Post or Employment of Consequence, and likewise equally so for Conversation; but though Custom, and too little Attention to the Education of our Sex, has rendered this Want in us less contemptible than in them, yet [...] it would be laudable Pride in us to exert ourselves on this Occasion.¹⁷

Être instruite en histoire ne peut donc conduire à une profession, mais permet aux femmes de se distinguer. Comme David Hume donc, Eliza Haywood semble plaider pour une éducation historique des femmes, tout en prescrivant la conversation comme fin à cette instruction.

Toutefois, une analyse plus fine du commentaire de la Spectatrice révèle des divergences notoires avec la position de Hume. Ainsi, alors que David Hume opposait histoire et fiction, Eliza Haywood les associe par le style. En effet, pour pouvoir intéresser la lectrice, l'histoire doit avoir les qualités de la narration sentimentale :

What I mean, when I say some interesting Part of History, is the Relation of some Event which may be most interesting to the Person who is to hear it; as there is

¹⁵ *Ibid.*, XV, p. 165.

¹⁶ *Ibid.*, XV, p. 160.

¹⁷ *Ibid.*, XV p. 165.

« *Théorie(s) de l'Histoire dans le Female Spectator d'Eliza Haywood* »

scarce any circumstance of Character in modern Life, that has not its Parallel in Antiquity, I would have her begin with what affords Examples of such Events as there is a Possibility may happen to herself, or those Persons for whom she has the most tender Concern. By this her noblest passions will be awaked. [...] She will rejoice, or weep, according as the different Accidents excite.¹⁸

L'histoire doit donc, comme les fictions sentimentales, servir de miroir, de réflecteur, et par le biais des sens, la vue et le toucher, faire réagir la lectrice.

De plus, Haywood retourne ici l'argument de Hume qui affirmait : « I shall now [...] show how well suited it [history] is to every one, but particularly to those who are debarred the severer Studies by the Tenderness of their Complexion and the Weakness of their Education »¹⁹. Pour David Hume, l'histoire convient à tous, ce qui implique que si les femmes se détournent de l'histoire, c'est qu'elles sont déficientes. Pour Eliza Haywood, en revanche, si les femmes ne s'intéressent pas à l'histoire, c'est que tous les récits historiques ne sont pas intéressants (« interesting parts »), ni adaptés aux lectrices. La déficience vient de l'histoire elle-même et en partie de la manière dont l'histoire est narrée. Certains récits historiques ne savent pas les toucher; il faut donc les sélectionner. L'argument semble avoir été entendu. Car après 1750, les historiens n'auront de cesse d'écrire l'histoire nationale dans un style plus proche du roman sentimental et du goût des contemporains de sorte que les sujets leur paraissent plus proches de leurs centres d'intérêt²⁰. En d'autres termes, les historiens feront en sorte que l'histoire se rapproche de la fiction.

Ensuite, la rédactrice donne à l'histoire des fonctions différentes auprès des lectrices de celles que Hume lui attribue :

When she hears of any notable transaction in the Field or Cabinet, she will be impatient to look over the Annals of past Times, to find if the present really excel all that have gone before, or whether it be [...] that [...] *There is nothing new under the sun.*²¹

De cette remarque, trois conclusions découlent. D'une part, pour Eliza Haywood, l'histoire est un objet d'émancipation intellectuelle : elle développe le sens critique des femmes. Elle permet à la lectrice de porter un jugement sur le présent. Chez Hume, elle ne développe que la conversation, rappelons-le. D'autre part, l'histoire invite à aller au-delà des apparences et à approfondir un sujet. Il s'agit en réalité de mener une véritable étude. La Spectatrice recommande en effet deux à trois heures

¹⁸ *Ibid.*, XV, p. 160.

¹⁹ D. Hume, *op. cit.*, p. 72.

²⁰ Voir D.R. Woolf, *op. cit.*, p. 665.

²¹ *The Female Spectator*, XV, p. 161.

de lecture journalière, ce qu'elle considère suffisant, si les lectrices lisent de manière critique²².

Plus loin elle souligne l'importance du travail d'approfondissement en ces termes :

Neither will she be content with knowing that such and such things were done; she must also pry into the Motives by which they were brought about, and as far as is in her Power inform herself whether they were such as deserved Praise, or the contrary: And by this means she will be enabled to judge of Affairs, not by their Success, but by the Intentions of those who conducted them.²³

Ainsi, l'étude de l'histoire permettrait de combattre la superficialité féminine et de mettre une curiosité naturelle au service d'une réflexion critique utile. On note la présence du verbe « pry », qui signifie espionner.

En outre, la rédactrice lie une vraie lecture historique au secret et à la découverte d'un monde caché, celui des intentions. Cette fonction de l'histoire réintroduit donc subtilement, sous couvert d'approfondissement, le lien avec les « secret histories ». Dans son ouvrage *The Secret History of the Court of Caramania*, le narrateur explique sa volonté de dévoiler au public les vrais motifs qui ont conduit le roi à épouser telle princesse : ce que tous croient être de la générosité d'âme n'est rien d'autre que de la lubricité. C'est donc bel et bien l'intention qui compte plus que le fait public tel qu'il est rapporté classiquement par les historiens.

Enfin, il apparaît que si pour David Hume, l'histoire témoigne du progrès de l'humanité, pour Haywood, ce n'est pas le cas. Hume écrit en effet :

What is more agreeable Entertainment to the Mind, than to be transported into the remotest Ages of the World, and to observe human Society in its Infancy, making the first faint Essays towards the Arts and Sciences: To see the Policy of Government, and the civility of Conversation refining by Degrees, and everything that is ornamental to human Life advancing towards its Perfection.²⁴

David Hume considère que même la chute des empires fait partie d'un progrès de l'histoire. Il comprend la notion de progrès dans le sens d'avancée linéaire autant que dans son acception positive de bénéfique.

²² « two or three hours every day employed that Way will be sufficient, provided the Matter we have been reading be well digested », (*ibid.*, p 161).

²³ *Ibid.*, p. 161.

²⁴ D. Hume, *op. cit.*, p. 72.

« *Théorie(s) de l'Histoire dans le Female Spectator d'Eliza Haywood* »

Haywood en revanche interprète l'histoire de manière négative. Pour elle, l'histoire est répétition (rien de nouveau sous le soleil), ou bien elle est histoire d'une décadence :

I advise them [ladies] to cast their Eyes back to the Creation in its Infancy: it will give them an infinite Pleasure to survey the Manners of that Age which justly may be called a golden one: How for the Space of eighteen Hundred years, Man lived in a perfect Liberty and independency on each other – How every family was then a little Separate State, of whom the father was sole head, and knew no other superior – Then from those Times of Peace and Plenty, our thoughts may descend to the Change, which happened in the world soon after the Deluge – Scarce was it repeopled, and began to wear the same Face it had done before that tremendous Waste, when Avarice and Ambition, Vices till then unknown, entered the Hearts of this new race: All Faith, all Unity, all Brotherly Affection ceased; the Lust of Power prevailed.²⁵

Haywood date le début de la décadence du monde à l'époque du roi de Sumer, Nimrod, souverain violent et hégémonique qui inventa la monarchie et soumit ses voisins plus faibles²⁶. Cette interprétation de l'histoire montre l'indépendance de jugement de la rédactrice qui se démarque d'autres historiens ou théoriciens de la pensée politique. Car elle écrit à une époque où l'histoire d'Angleterre est essentiellement lue selon la ligne Whig comme celle d'un progrès politique et d'un triomphe des libertés sur la tyrannie absolutiste des Stuarts²⁷.

La théorie, ou la définition de l'histoire que propose Haywood est donc politisée, certes de manière assez allusive, mais elle n'est en aucun cas neutre. Par cette présentation, la rédactrice invite les femmes à lire l'histoire non de manière simplement récréative et ornementale, mais de manière engagée et réfléchie, voire réflexive. Par ces remarques liminaires, elle se distingue déjà nettement des principes de David Hume qui limitait la fonction de l'histoire à la socialisation par la conversation²⁸.

Après ces premières observations, la rédactrice entreprend de donner à ses lectrices des directions de lecture. On note d'abord qu'elle recommande des

²⁵ *The Female Spectator*, XV, p. 163.

²⁶ « Nimrod [...] finding himself stronger than his neighbours, seized on their Territories, and erected himself into a Monarch. His example emboldened others to do the same, who also became Kings at the Expence of public Liberty; for, whatever some Writers have taken upon them to assert, it is certain that it was not by choice that the People submitted to the Yoke of Servitude, but by the Force and Violence of the first Conquerors ». (*The Female Spectator*, p. 163-164)

²⁷ Voir notamment les histoires d'Angleterre de Gilbert Burnet, (*History of his Own Time*, London, 1723) dont un supplément fut publié en 1734. (L'ensemble parut de manière posthume) et celle de Guthrie, *A General History of England from the Invasion of the Romans [...] to the late Revolution 1688-89*, 4 vols., London, 1744-1751.

²⁸ Voir l'article de James Conniff sur « Hume on Political Parties. The Case for Hume as a Whig », *Eighteenth-Century Studies*, 12.2, 1978-79, p. 150-173.

traductions, ce qui lui permet de pointer comme secondaires les considérations de pureté de style, sujet si important dans la querelle des Anciens et des Modernes. Seuls les faits comptent, affirme-t-elle²⁹.

On remarque ensuite que son programme de lecture est exclusivement ancien. Si la rédactrice déclare que l'intérêt de l'histoire se fait plus grand au fur et à mesure que l'on se rapproche de l'époque contemporaine, on s'étonne de ne trouver aucune référence à des ouvrages sur l'histoire récente ou sur l'histoire nationale. Car dans sa liste ne figurent que les grands historiens grecs et romains. Velleius Paterculus, Hérodote, Suétone (dont elle mentionne même la *Vie des 12 Césars*), Joséphus, Tite Live sont les noms que les lectrices sont invitées à lire en premier. Mais la rédactrice donne également les noms de Plutarque, Tacite, Thucydide, Dion, Justin, Florus, Salluste (et sa conspiration de Catiline)³⁰. En cela, elle semble rejoindre Hume qui, lui aussi, ne mentionne que des lectures antiques. On remarque que la rédactrice conseille des histoires générales (celle de Paterculus), le genre historique le plus noble, car considéré comme garant de l'impartialité de l'historien. Mais elle recommande également des biographies antiques, (celles de Suétone, Plutarque, Tacite) genre historique un peu moins noble, mais dont la cote monte au XVIII^e siècle³¹.

Au bout du compte, la liste est longue, pas moins de seize auteurs sont recensés. Pour parer d'éventuelles critiques ou angoisses de ses lectrices et lecteurs, elle rappelle que le programme est apte à former le jugement féminin et à assurer la conversation. Elle précise en outre que l'érudition n'est pas son but, et que les femmes peuvent passer rapidement sur les descriptions de batailles, inutiles puisque les femmes ne peuvent faire carrière militaire.

Il est évident que cette restriction de l'histoire à une période éloignée et à une zone géographique étrangère est délibérée. Certes, on peut voir là la volonté d'imposer aux lectrices un programme de lecture classique qui les mettrait au même niveau que les garçons, ceux-ci étant en priorité élevés dans la culture antique. L'histoire était en effet une façon pour eux d'acquérir non seulement des connaissances, mais également le bon goût de l'homme poli. Haywood souligne d'ailleurs que l'histoire est primordiale à l'acquisition de ce bon goût: « This is going a great way toward acquiring the Fine Taste which is so much talked of, and so little understood »³². Mais cela constitue une réponse insuffisante. Car les garçons possèdent aussi une connaissance de l'histoire anglaise plus récente.

²⁹ *The Female Spectator*, XV, p. 166.

³⁰ *The Female Spectator*, XV, p. 167-68.

³¹ Voir P. Hickeys, *op. cit.*, p. 12. Sur la popularité des historiens romains au XVIII^e siècle en Angleterre, on peut se reporter à l'étude de Peter Burke, « A Survey of the Popularity of Ancient Historians », *History and Theory*, 5.22, 1966, p. 135-152.

³² *The Female Spectator*, XV, p. 160. Voir la note de Philip Hickeys sur l'histoire, la politesse et le bon goût, *op. cit.*, p. 223.

« *Théorie(s) de l'Histoire dans le Female Spectator d'Eliza Haywood* »

De plus, le public pouvait acquérir les histoires nationales en anglais aussi facilement dans les années 1740 que les traductions des historiens antiques. Enfin, une telle liste semble contredire la théorie exposée plus haut, selon laquelle les femmes lisent plus aisément une histoire avec laquelle elles peuvent s'identifier. L'étrangeté géographique et temporelle ne semble pas favoriser un tel processus. Alors pourquoi ce choix ?

On ne peut comprendre cette sélection qu'en y voyant d'abord la marque de la croyance largement partagée alors³³, en la valeur pédagogique de l'histoire antique. Ensuite, puisque pour Haywood, l'histoire agit comme un miroir, on peut penser que l'étude d'une histoire ancienne est riche d'informations sur le présent. Si l'on ajoute qu'elle définit l'histoire comme le témoignage d'une décadence et d'une corruption, le choix de la période est plus compréhensible. Choisir d'instruire les lectrices sur la constitution et la chute de la république et de l'empire romains, c'est les inviter à méditer sur les institutions britanniques et sur le sens de l'histoire contemporaine anglaise.

Car on doit avoir en mémoire deux faits. D'une part, la référence à Rome est souvent politique. Depuis des années, la faction Whig compare l'Angleterre à une nouvelle Rome, non pour en souligner la décadence, mais au contraire pour louer son expansion commerciale et sa puissance politique. Il est d'usage dans l'opposition Tory de montrer que cette comparaison est valable mais en réalité loin d'être flatteuse. Lord Bolingbroke, en particulier dénonce dans son périodique *The Craftsman* les travers romains de l'Angleterre³⁴.

D'autre part, la rédactrice écrit en juin 1745, à un moment où l'Angleterre traverse une crise importante. Huit mois auparavant, le Premier Ministre Lord Carteret (ou Lord Granville), un Whig dans la lignée de Robert Walpole, avait démissionné après trois années d'une campagne acharnée de la presse d'opposition. Son gouvernement avait été remplacé par une coalition de Whigs modérés qu'on appelait les « broad bottom patriots ». L'Angleterre était en outre en pleine guerre de succession d'Autriche. Le roi George II était très critiqué pour sa politique étrangère qui favorisait les intérêts du Hanovre plutôt que les intérêts

³³ Voir P. Hickeys, *ibid.*, p. 9.

³⁴ *The Craftsman*, n°4, 16 Dec. 1726. Cité par Howard D Weinbrot, *Augustus Caesar in England. The Decline of a Classical Norm*, Princeton UP, 1978, p. 110. Dans *Britannia's Issue: The Rise of British Literature from Dryden to Ossian*, H. D. Weinbrot cite Lord Chesterfield qui dans un discours à la Chambre des Communes proteste contre la loi de censure de 1737, en faisant une analogie avec la censure d'Auguste : « The restraint of Licentiousness is always a very popular and plausible pretence; and arbitrary power at first exerts itself in the prosecution of it. Thus Augustus valued himself upon restoring Order and Decency to Rome; but God forbid that we should ever pay so dear for the restraint of Licentiousness, as the Romans did to that Emperor » (*Britannia's Issue: The Rise of British Literature from Dryden to Ossian*, Cambridge, Cambridge UP, 1993, p. 47). Ce discours fut publié dans le *Gentleman's Magazine* n°7 de 1737, p. 411.

britanniques³⁵. Enfin, au moment même où la rédactrice publie son journal, le prétendant Stuart débarque en Écosse pour tenter de regagner son trône et un vent de panique souffle sur le royaume. Le régime anglais vacille et semble sur le point de chuter.

Recommander la lecture d'une histoire antique en définissant l'histoire comme le récit d'une chute transforme le programme éducatif progressiste en un commentaire indirect sur l'actualité. En apparence, l'essai ne concerne pas le présent. Le journal n'est donc pas susceptible d'être poursuivi par la censure qui est très présente contre la presse à cette période et que la rédactrice cherche à contourner³⁶. L'histoire antique lui permet ainsi à la fois d'aborder à mots couverts la déliquescence du système politique anglais et de montrer un autre signe de sa corruption : son oppression de la liberté d'expression et son muselage de la presse.

On constate donc qu'en incluant la lecture de l'histoire antique dans le programme éducatif des anglaises des couches aisées, la rédactrice va bien plus loin que Hume. En vrai esprit des lumières, elle cherche à faire réfléchir, afin que la pensée de ses lectrices évolue en un esprit critique indépendant, voire même se développe en un esprit d'opposition. Sa réponse indirecte à Hume cependant ne se limite pas à cette déclaration de principe. Non contente de dissenter sur l'utilité de l'histoire pour les filles, elle met en pratique son programme en donnant une leçon d'histoire à ses lectrices. Là encore, cette leçon révèle à quel point elle diverge de la position de Hume. Elle illustre en outre sa façon de faire transformer l'écriture de l'histoire en un acte d'opposition politique.

"Augustus Caesar to Livia Drusilla"

En novembre 1745, la rédactrice publie dans le vingtième numéro du *Female Spectator*, une série de sept lettres qu'un correspondant, Antiquarius, lui a fait parvenir le mois précédent. Ces lettres évoquent la passion de l'empereur Auguste, alors marié à Scribonia, pour Livie, épouse du général Tibérius. Elles

³⁵ Voir Jeremy Black, *British Foreign Policy in the Age of Walpole*, Edinburgh: John Donald, 1985; Robert Harris, *A Patriot Press. National Politics in the London Press in the 1740s*, Oxford, Oxford UP, 1993; Richard Pares, « American Versus Continental Warfare, 1739-63 », *The English Historical Review*, 51.203, 1936, p. 429-465.

³⁶ La loi de censure avait été votée en 1737 après bien des résistances de l'opposition Tory. Voir Vincent J. Liesenfeld, *The Licensing Act of 1737*, Madison, University of Wisconsin Press, 1984. La rédactrice avait déjà abordé le thème de la censure gouvernementale au théâtre au livre n° 8 du *Female Spectator*. Elle s'interrogeait innocemment sur les raisons pour lesquelles une tragédie comme celle de Henry Brooke *Gustave Vasa* avait été censurée en 1737. Cela la menait à soulever la question de la censure appliquée à l'histoire; en effet, elle écrivait: « It seems extremely strange that it should be a Crime to represent on the Stage those Transactions which are in History, and everybody has the privilege of reading and commenting ». La pièce censurée pour propagande d'opposition cherchait alors à illustrer la chute de Robert Walpole.

« *Théorie(s) de l'Histoire dans le Female Spectator d'Eliza Haywood* »

témoignent aussi de la réaction de Livie aux sollicitations de l'empereur. Comme l'annonce lui-même Antiquarius, ce ne sont que des fragments. L'histoire étant incomplète, la rédactrice se charge de fournir aux lectrices la fin de l'épisode. Elle commente en outre la valeur didactique du passage et en profite pour publier quelques considérations sur l'usage de l'histoire.

Ainsi la leçon d'histoire se fait en deux temps: par la lecture de la source primaire, puis par le résumé historique qu'en apporte la rédactrice. Les sept lettres sont écrites à la première personne. Leur style reflète la fougue d'Auguste ainsi que la conscience de son pouvoir. Elles montrent aussi la prudence et l'artifice de Livie qui donne l'impression de résister tout en assurant ses arrières. L'histoire est donc abordée ici sous l'angle privé, et sous la forme la plus intime qui soit: la forme épistolaire qui rend compte à la fois des désirs, des vices et des envies de personnages historiques illustres. En publiant ces missives, la rédactrice applique donc à la lettre la moquerie de Hume qui recommandait la lecture des amours de Messaline, ce qui avait le mérite de combiner les intérêts féminins pour les intrigues et la lecture de faits historiques. Elle transforme la lectrice en voyeuse et satisfait sa curiosité naturelle pour les secrets d'alcôve. Dans le même temps, elle l'instruit sur la corruption ancienne des grandes figures politiques.

Le commentaire de la Spectatrice, quant à lui, rapporte le débat sur l'utilité de connaître ce genre de faits privés et sur les conséquences que cela peut avoir sur les lectrices. Très habilement, il permet à la fois d'instruire les femmes sur toute la turpitude des amours d'Auguste et Livie, de rendre compte d'une controverse sur le type d'histoire que l'on doit enseigner aux femmes, et une fois de plus, de lancer un débat sur la censure :

many of our readers would have been glad to have had farther continuance of correspondence between two persons, who make so considerable a figure in the Roman history, and to have seen by what arts Livia, after being the mistress of Augustus, prevail'd on him to repudiate Scribonia, [. . .] to adopt the young Tiberius, a son she had by her husband, to be his successor, in prejudice of his own and more worthy kindred.

OTHERS, on the contrary, may think it better I had suppress'd the whole piece: they will say, perhaps, that when an unwarrantable aim happens to be crown'd with success, the whole event ought rather to be conceal'd than publish'd, lest it should give encouragement to others to attempt the like.³⁷

Le commentaire de la rédactrice tranche à la fois la question de la morale et de la censure en histoire. La peinture du vice est aussi didactique que celle de la vertu, affirme-t-elle, et l'histoire ne peut être agent de corruption si la lectrice est vertueuse. Ainsi il est hors de question que le périodique se fasse censeur. S'il faut

³⁷ *The Female Spectator*, XX, p. 103-104.

sélectionner les passages historiques que les femmes peuvent lire, ce n'est à l'évidence pas sur des critères de morale :

HISTORY, however, must not be silenced, because matters of fact, which ought not to be imitated, are therein related; nor should the elegant part of mankind be deprived of so agreeable an entertainment as the writings of the ancients afford, because some of them have introduced characters we could wish had never been in the world.

A WOMAN, whose heart is truly guarded by virtue and religion, will never suffer a vicious example to have any influence over her; and she who thrust from her those divine assistants, need not be told there was a Livia that prosper'd and grew great by yielding to an unlawful flame.³⁸

Ensuite le commentaire de la rédactrice invite nettement les lectrices à établir des parallèles avec la situation contemporaine et à réfléchir par exemple sur le rôle des femmes politiques. Livie est ici présentée comme dévorée par l'ambition politique. Ce portrait négatif s'ajoute à ceux également noirs de la reine de Hongrie et de la reine d'Espagne, deux souveraines engagées dans le conflit européen et présentées dans le *Female Spectator* comme inhumaines³⁹. À l'évidence, la figure de Livie constitue un contre-exemple historique supplémentaire qu'on ne peut ignorer. La rédactrice n'encourage pas les lectrices à écrire l'histoire de cette façon.

Mais plus largement, on peut lire cette anecdote aussi comme une attaque politique voilée contre George II et ses pratiques. Que le texte soit un texte d'opposition est indiqué d'abord par le cadre qui lui est donné. Les sept lettres sont censées être retranscrites par Ovide, banni par Auguste pour avoir été probablement le témoin d'une orgie de l'empereur. La correspondance est donc le témoignage d'une victime d'Auguste. Ensuite, l'ensemble aurait été traduit en Anglais par l'évêque de Rochester Francis Atterbury. Fin lettré et grand érudit, Atterbury était défenseur des anciens dans la querelle des Anciens et des modernes. Il avait en effet pris parti pour Bentley dans la polémique qui l'avait opposé à William Temple sur l'authenticité des Lettres à Phalaris⁴⁰. Mais Atterbury était également considéré comme un opposant jacobite. Soupçonné d'avoir trempé dans

³⁸ *Ibid.*, p 104.

³⁹ Sur le portrait des femmes de pouvoir dans le *Female Spectator*, se reporter à mon analyse dans *Presse et socialisation féminine en Angleterre : Conversations à l'Heure du thé*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 379-384. Voir aussi l'article de Kathryn R. King, « Patriot or Opportunist ? Eliza Haywood and the Politics of the *Female Spectator* », in L M Wright et D J Newman (eds.), *op.cit.*, p.104-121.

⁴⁰ Joseph M Levine, « Et tu Brute? History and Forgery in Eighteenth century England », in Robin Myers et M. Harris (eds.), *Fakes and Frauds Varieties of Deception in Print and Manuscript*, Winchester, St Paul's Bibliographies, 1989, p. 71-97.

« *Théorie(s) de l'Histoire dans le Female Spectator d'Eliza Haywood* »

un complot visant à restaurer le prétendant Stuart, il avait lui même été exilé en France, à Montpellier, où il mourut en 1731⁴¹.

Ensuite, le choix des amours de l'empereur Auguste n'est pas innocent. En effet, on associe volontiers en ce milieu de siècle Auguste à George II (qui s'appelle George Auguste). Or, Auguste est fort décrié depuis les années 1690. Les historiens s'accordent toute tendance politique confondue à le dénoncer comme celui qui a trahi la constitution romaine. Il a en effet aboli la république romaine et l'a remplacée par l'empire, c'est-à-dire une forme de gouvernement personnel et tyrannique⁴². Il est également celui qui a muselé l'opinion publique en étendant le crime de lèse majesté à l'écrit. Auguste imposa ainsi une censure drastique : tout critique risquait d'être puni de mort. Enfin, si l'on en croit les historiens antiques, Auguste avait un penchant certain pour la luxure. Tous les témoignages antiques concordent sur l'épisode avec Livie.

Pour les opposants à George II, le parallèle avec Auguste était pertinent. En effet, George II était de ceux qui avaient dessaisi la famille légitime des Stuart de leur couronne. Il était également ce souverain dont le régime violait la liberté d'expression. En 1737, le gouvernement whig avait adopté la loi de censure. Celle-ci s'appliqua d'abord au théâtre, et fut étendue progressivement à d'autres formes de publication, dont la presse. Selon l'historien H. D. Weinbrot, un journal à la solde du gouvernement tel que *The Walpole Gazetteer* souhaitait le 27 octobre 1738 que l'on invoque cette loi augustéenne pour punir les satiristes de l'opposition tels que Pope. En 1745, c'est le premier Ministre Pulteney qui lui aussi cherchait à imposer une plus grande censure de la presse.

De plus, George II opprimait l'Angleterre en faisant entretenir les troupes du Hanovre par le trésor anglais⁴³. Enfin, alors que les Anglais avaient été défaits à Fontenoy (1745) par les armées françaises, il quittait l'Angleterre avec sa maîtresse Sophie Von Walmoden pour séjourner dans sa principauté de Hanovre, ce qui était dénoncé comme un acte de trahison envers l'état⁴⁴.

Les partisans de Walpole n'avaient cessé pendant les années 1720 et 1730 de dénoncer le parallèle fait entre les règnes d'Auguste et de George II. Ils soulignaient la malhonnêteté intellectuelle de cette interprétation de l'histoire d'Angleterre qui faisait du régime Whig un nouvel absolutisme⁴⁵. Le choix d'une

⁴¹ Voir Evelyne Cruikshank et H Erskine Hill, *The Atterbury Plot*, Londres et New York, Palgrave, 2004. Atterbury aimait d'ailleurs à se comparer au grand historien anglais Clarendon, lui-même exilé à Montpellier par Charles II.

⁴² Voir Howard D. Weinbrot, *op. cit.*, p. 7-10; 110.

⁴³ Voir Uriel Dann, *Hanover and Great Britain 1740-1760: Diplomacy and Survival*, Leicester, Leicester UP, 1991, et Robert Harris, *A Patriot Press*, *op.cit.*, chapitres 5 et 6.

⁴⁴ Voir Robert Harris, *op. cit.*, p. 187.

⁴⁵ Voir Weinbrot, *op. cit.*, p. 110.

anecdote antique concernant Auguste précisément dans un périodique qui interprète l'histoire comme un miroir ne peut donc qu'être considéré comme une déclaration d'opposition.

En outre, la publication de cette anecdote historique permet à la rédactrice non seulement de tenir un propos politique sous couvert d'un enseignement de l'histoire, mais aussi de remettre en question la définition du texte historique. Son questionnement porte à la fois sur la nature du document et sur sa forme narrative. D'emblée, il est clair que ces lettres ne sont qu'une fiction. Ovide n'a écrit aucune lettre d'Auguste à Livie, et Francis Atterbury, à ma connaissance, n'a jamais traduit de telles épîtres. Haywood produit donc un faux, comique sans doute car fortement improbable. Mais la forme de ce faux est riche d'enseignement.

D'abord, les lettres sont présentées comme des pièces antiques, des curiosités, rassemblées par un collectionneur dont le nom est révélateur, Antiquarius. Ainsi elles constituent une matière que les historiens, selon qu'ils se situent du côté des Modernes ou des Anciens jugent utiles ou au contraire secondaires pour comprendre l'environnement culturel et les circonstances dans lesquelles les institutions politiques ont été construites⁴⁶. Il n'empêche que ces études d'antiquaires avaient reçu leurs lettres de noblesse grâce à Thomas Madox, qui avait publié en 1711 son *History and Antiquities of the Exchequer of the Kings of England*, à partir des archives nationales⁴⁷. Eliza Haywood maquille donc malicieusement des lettres scandaleuses en un produit historique anecdotique et la rédactrice anoblit le contenu d'histoires privées fictives en leur donnant le statut de sources.

Ensuite, il ne fait aucun doute que la publication de fausses lettres anciennes constitue un clin d'œil à toutes les polémiques qui éclosent et qui font la matière de la querelle des Anciens et des Modernes depuis les années 1720. En 1742, par exemple, on avait découvert que la correspondance de Brutus et de Cicéron que l'on faisait étudier aux gentilshommes et qu'on lisait communément était un faux⁴⁸.

Ainsi Haywood se moque des historiens et semble finalement suggérer que la distinction opérée par Hume et tant d'autres historiens entre texte historique et texte romanesque ne tient pas, puisque les historiens eux-mêmes ont du mal à distinguer le vrai du faux⁴⁹. Tout texte est d'emblée susceptible d'être une fiction. Seule importe sa portée didactique.

⁴⁶ Sur l'histoire de ces antiquaires, voir P. Hickeys, *op. cit.*, p. 34-35.

⁴⁷ Lire Joseph M. Levine, *The Battle of the Books: History and Literature in the Augustan Age*, Ithaca, Cornell UP, 1991, p. 368-9.

⁴⁸ Voir J. M. Levine, « *Et tu Brute? History and Forgery in Eighteenth century England* », *op. cit.*

⁴⁹ Le Père Le Hardouin en France affirmait que presque tous les ouvrages classiques et de nombreux écrits des Pères de l'Eglise étaient des faux. Levine, « *Et tu Brute?* », p. 71-73.

« *Théorie(s) de l'Histoire dans le Female Spectator d'Eliza Haywood* »

Du reste, la rédactrice mélange fiction et réalité, brouillant ainsi les limites entre histoire et roman. Les lettres d'Auguste et de Livie, qui s'appuient sur des faits réels, ont d'ailleurs les mêmes qualités qu'un grand texte historique classique. Comme le souligne la Spectatrice, elles sont un exemple de bon goût, et elles sont divertissantes car doublement parodiques : « all our readers of taste must be charm'd with the love and dignity which those of Augustus testify, and confess that those of Livia are perfectly agreeable to the character of that lady, artful and polite »⁵⁰.

Les missives parodient d'abord les épîtres d'Ovide dans *L'Art d'Aimer* et permettent aux lectrices plus cultivées de rire de cette parodie. Elles sont en outre un clin d'œil au grand roman épistolaire que Richardson vient de publier, *Pamela*. Là encore, Haywood se divertit aux dépens de ce dernier qui, lui aussi, écrit une histoire moralisante. Car les lettres d'Auguste et Livie narrent l'histoire non de la vertu mais du vice récompensé. On comprend que le commentaire de la narratrice sur la censure de l'histoire puisse être lu de multiples façons, aussi bien dans une perspective politique que littéraire. Tout dépend de la manière dont on comprend le terme d'histoire.

Pour autant, il y a fort à parier que les lectrices ignorantes d'Ovide auront sans doute remarqué l'allusion à *Pamela* et que, de plus, elles auront été à la fois diverties et instruites par l'épisode romain – ce qui est le but d'une histoire classique, si l'on en croit Hume. Elles pourront ensuite en débattre avec leur entourage. L'épisode alimentera donc la conversation féminine, comme le souhaitait Hume.

Ainsi, Eliza Haywood fait coup double. La publication de cet épisode historique illustre parfaitement les idées de la rédactrice sur l'histoire et la façon dont elle peut être utile aux femmes. En choisissant un sujet antique d'ordre privé et en le réécrivant sous une forme épistolaire divertissante, elle démontre que pour elle il n'est guère de différence entre histoire secrète contemporaine et histoire privée ancienne. Toutes les deux témoignent de désordres moraux qui ont des conséquences dynastiques et donc politiques importantes. Et toutes les deux permettent de critiquer le pouvoir en place en se protégeant de la censure.

De plus, en prenant à la lettre les suggestions ironiques de David Hume selon lesquelles la lecture des intrigues amoureuses des romaines est aussi profitable que celle des contemporaines, Haywood fait la démonstration que l'on ne peut vouer aux gémonies, comme le fait Hume, les histoires privées ni les déclasser en les traitant d'écrits scandaleux. D'une part, elle prouve qu'elles sont aussi instructives aux lectrices que tout autre type de texte historique, l'enseignement étant à la fois factuel, intellectuel, et politique. D'autre part, elle montre que

⁵⁰ *The Female Spectator*, XX, p. 103.

distinguer fiction et histoire est une absurdité dans la mesure où d'abord toute histoire contient une part de fiction, et que, par conséquent, les artifices narratifs rendent la lecture de l'histoire plus agréable.

Haywood redéfinit donc de manière ironique le statut de l'histoire : si David Hume vante les mérites de l'histoire classique publique en en faisant un atout pour la conversation féminine, Eliza Haywood, quant à elle, transforme l'histoire en une conversation, genre dont elle exploite toutes les acceptions, sexuelles, politiques, historiques et journalistiques, et dont témoignent les lettres de Livie et d'Auguste.